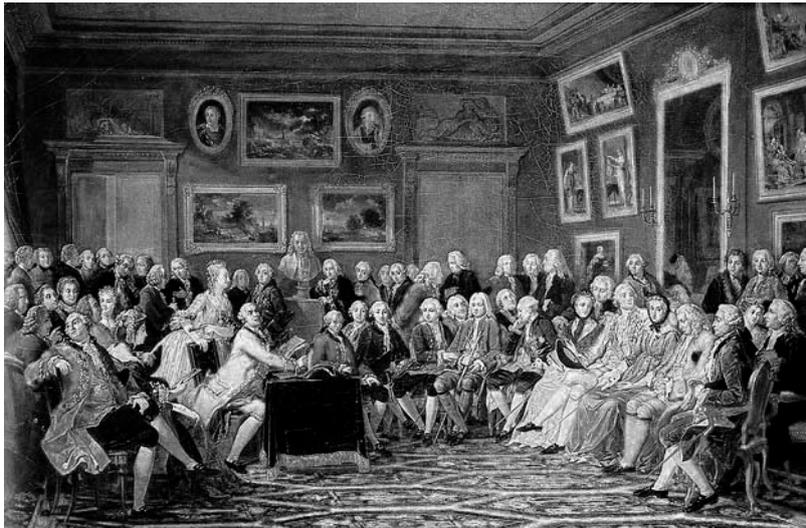


Chapitre 1

Les Lumières européennes

C'est de l'étendue du coup d'œil que jaillit
la force pénétrante de la pensée.
La morale est fondée sur la physique ;
la physique dépend des mathématiques ;
tout est soumis à la métaphysique,
et tout doit se diriger vers la politique,
c'est-à-dire la perfection de la société.

Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris* (1781-1789)



Anicet Charles Gabriel Lemonnier, *Lecture de la tragédie de « Orphelin de la Chine » de Voltaire dans le salon de Madame Geoffrin.*

I. Gens du monde, gens de lettres

Le Salon de Madame Geoffrin en 1755 par Lemonnier est l'une des représentations les plus classiques des Lumières européennes. L'espace privé rencontre l'espace public, les gens de lettres et du monde prennent la pose pour immortaliser un commerce de société épanoui, où le divertissement lettré, les *Nouvelles de République des lettres* pour paraphraser Pierre Bayle et la chronique du royaume européen des mœurs et du goût

s'associent harmonieusement, sans que chacun se sente contraint par des normes de comportement et d'être en société auquel il se soumet librement. L'identification des présents et des absents, des figures attendues du cosmopolitisme des lettres et de l'aristocratie rassure : les Lumières sont à leur apogée, Paris est leur scène de prédilection, ses salons sont courtisés par toute l'Europe des Lettres et du goût. Une telle approche a ses mérites. Les Lumières se donnent à voir et consacrent beaucoup de temps, d'énergie et de calculs, non seulement à contribuer par leurs écrits et leurs engagements au progrès de l'esprit humain, mais tout autant à leur stratégie de publication. Il faut se faire connaître et reconnaître, faire publier sa gloire philosophique, ou adopter une posture de rupture – celle d'un Jean-Jacques Rousseau, mais qui dans le même temps continue encore à bénéficier de protections (le maréchal et madame de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, le prince de Conti, Malesherbes, directeur de la Librairie), c'est toute la richesse et l'ambiguïté de sa trajectoire dans une société par rapport à laquelle il éprouve un réel mal-être –, d'indifférence feinte ou réelle aux honneurs académiques et mondains. La fréquentation du salon (on dit alors significativement société) joue un rôle essentiel dans ce dispositif, d'autant que l'examen d'entrée y est particulièrement exigeant.

Les salons témoignent de ce que l'Europe des Lumières ne prélude pas mécaniquement à l'Europe des Révolutions. Elle s'inscrit encore largement dans la Société des princes et des cours, anime le royaume des mœurs et du goût, et s'épanouit dans le monde. Elle affirme sa distinction – au sens que lui donne le sociologue Pierre Bourdieu – et se reconnaît le droit exclusif de qualifier ceux qui sont dignes d'en être. Comme l'écrit Antoine Lilti, « c'est cette position centrale qui fait leur pouvoir, et donc l'intérêt de fréquenter les salons en vue d'élections académiques. Là encore, ce n'est pas en tant que "salons littéraires", en tant qu'institutions de la République des lettres, mais en tant que formes hybrides, solidement implantées dans la vie mondaine et les réseaux curiaux, que les salons peuvent jouer un tel rôle. Ils permettent d'agir dans le champ littéraire, mais aussi auprès du roi, de ses conseillers et de ses ministres, qui détiennent les clés de l'institution académique » (Lilti, 2005). Le salon n'est pas une institution de la République européenne des Lettres, c'est par son intégration à la vie mondaine, ses relations avec les réseaux curiaux et les conseillers du souverain, qu'il peut favoriser une candidature académique sans jamais en décider.

La diffusion des « Lumières françaises », dont le rayonnement des salons et traditionnellement l'une des figures imposées, recoupe donc en fait largement la réputation européenne de cette sociabilité mondaine, cosmopolite, à laquelle les étrangers participent activement pendant leur séjour à Paris,

comme on le verra plus loin avec la correspondance des frères Alessandro et Pietro Verri qui nous servira de guide tout au long de ce chapitre (Verri, 2004). Cependant, les salons qui rivalisent sur la scène mondaine et lettrée parisienne, ne doivent pas éclipser les centaines de sociétés qui se réunissent selon des fréquences et des modes de formalisation variables à travers l'Europe, des capitales aux cités de rang modeste. De même, la galerie de portraits des grands noms et des œuvres canoniques ne doit pas faire oublier la part de la *Bohème littéraire* (Darnton, 1983) et de ses productions folliculaires. Enfin, le tribut symbolique payé par les élites européennes de séjour à Paris ou par voie d'échanges épistolaires aux Lumières françaises et à leurs principaux représentants, ne doit pas faire oublier que les Lumières sont européennes, plurielles, soucieuses d'afficher leur originalité, leur identité, et promptes à critiquer vertement les prétentions hégémoniques d'un Voltaire (Beaurepaire, 2007).

Avec le journal de voyage, les écrits du for privé (livres de raison, mémoires et autres fragments autobiographiques), la lettre compose ce que les historiens nomment aujourd'hui les ego-documents. Ils articulent espace privé et espace public, l'intime et le social, la liberté de ton et le respect des codes d'écriture, donc de normes sociales. Une véritable fièvre épistolaire s'empare de l'Europe au siècle des Lumières, et la lettre est au cœur de « la chaîne des Lumières ». D'une grande richesse et d'une grande familiarité – au sens fort du terme –, la correspondance qu'entretiennent les frères Verri, l'aîné Pietro (1728-1797), pilier du *Caffè*, périodique phare des Lumières italiennes, et le cadet Alessandro (1741-1816), qui accompagne l'aristocrate milanais et pénaliste Cesare Beccaria lors de son voyage triomphal à Paris à l'invitation de l'abbé Morellet, traducteur du traité des *Délits et des peines* en français, a été récemment éditée en français. Alessandro n'a pas voulu tenir de journal ou de carnets de voyage, mais préfère confier à son frère qu'il adore, son quotidien, en lui demandant d'archiver soigneusement chacune de ses lettres. On a là un témoignage remarquable sur les Lumières européennes. Si d'autres représentants des Lumières européennes sont particulièrement virulents à l'encontre des philosophes français, le jeune aristocrate milanais est, lui, particulièrement enthousiaste, comme en témoigne parmi d'autres sa lettre du 27 octobre 1766 : « Les maisons que je fréquente sont celles-ci : baron d'Holbach, Mademoiselle l'Espinasse chez qui je rencontre toujours d'Alembert, Madame Necker, la comtesse de Boufflers, l'ambassadeur du Portugal. On est parfaitement bien partout. On mange divinement. On parle beaucoup, moi peu, selon mon habitude ; on raisonne comme on peut, mais le ton est toujours de bonne compagnie. J'ai fait la connaissance de M. Marmontel : c'est un homme très bon, un peu rude dans ses manières, mais somme toute un excellent homme. Quant à d'Alembert, il me semble être le plus grand et

le meilleur de tous les philosophes. Simple et aimable comme un ange dans la conversation. Je l'adore véritablement. Dans l'ensemble, ces hommes de lettres sont de très braves gens, et ce qui me semble le prouver plus que tout c'est qu'ils vivent ensemble et sont amis. Les persécutions qu'ils ont subies ont certainement contribué à les rapprocher, mais sans bonté de cœur une raison extérieure n'eût pas suffi à cette constante union. Une autre preuve de leur bonté, c'est qu'ils discutent entre eux spontanément et sans aucune précaution de tous les sujets. Ils ne se craignent point l'un l'autre, ils ne sont point soupçonneux » (Verri, 2004, p. 58-59). En revanche, il dénonce de la même manière leur posture provocatrice et intolérante en matière religieuse : « Il n'y a qu'une seule chose que je ne puis pardonner à ces grands hommes : et c'est d'être aussi fanatiques contre les Orthodoxes – à prendre ici au sens de catholiques – ; s'ils le pouvaient, je crois qu'ils dresseraient l'Inquisition contre ceux qui ne sont pas de leur avis » (Verri, 2004, p. 59). Quant à Pietro, il trouve les philosophes particulièrement durs et injustes à l'encontre de Jean-Jacques Rousseau – on est alors en pleine affaire Hume-Rousseau étudiée plus loin : « Rousseau est un homme qui veut vivre seul, son cœur ne connaît que lui-même, il a dit du mal des sciences qui font la gloire des Encyclopédistes, il soutient, à sa façon, la Religion Chrétienne, il n'a pas voulu prendre parti contre les Jésuites, il a renoncé au genre humain, il fait voir et a toujours fait voir qu'il ne mendie l'appui d'aucun homme ni d'aucune société ; cette République de Philosophes a, du moins me semble-t-il, beaucoup du caractère des Romains, beaucoup de fanatisme pour sa Patrie, pour sa propre liberté et celles des autres, et avec ces principes-là elle n'est peut-être pas libre à l'intérieur d'elle-même et opprime les étrangers qui ne veulent pas faire alliance avec elle » (Verri, 2004, p. 97). Ce témoignage est très intéressant car il montre que si Rousseau souffre d'un complexe de persécution comme on l'écrit souvent, il est aussi réellement persécuté par ses pairs. S'il déteste Voltaire et l'écrit (1759), s'il s'est mis à haïr Diderot et d'Alembert ; ces derniers ne l'ont pas épargné.

Alessandro Verri fréquente assidûment les encyclopédistes et les salons en vue qui fêtent Beccaria. Il goûte particulièrement la société du baron d'Holbach : « Le baron d'Holbach, qui mérite des éloges sans fin, est un homme accompli dans tous les domaines qui lui sont propres, c'est un homme éminent, fort éminent. Savoir, bonté, esprit, il les possède en abondance ». Connu pour son athéisme, le baron d'Holbach se veut néanmoins prudent, preuve que cette position radicale et ultra-minoritaire scandalise les contemporains.

Alessandro Verri observe d'un œil critique les codes mondains et aristocratiques qui président alors à la vie de société et la rattachent encore largement à un modèle hérité du siècle précédent : « Je suis allé dîner chez la Comtesse

de Boufflers. C'est une femme d'une grande élévation d'esprit, courtisée par le prince de Conti. Aussi jouit-elle d'une importance considérable. Notre Morellet et Marmontel se tiennent devant elle avec beaucoup de modestie. C'est une femme qui peut faire obtenir des pensions. Mais cet air de cour me dégoûte. Nous n'avons rien à en faire. Je m'y rendrai rarement » (Verri, 2004, p. 110). Mais dans le même temps, il prend un plaisir non dissimulé à participer à cette vie mondaine : « Je vais te dire, écrit-il à Pietro Verri, le 25 octobre 1766, quelques mots de ma propre situation. On me traîne partout ; l'abbé Morellet est l'agent général de toutes nos affaires ; je suis sensible à tant d'amabilités, mais il me déplaît beaucoup de ne pas avoir un moment de repos et de devoir toujours fixer trois ou quatre jours à l'avance la vie que je dois mener. Je suis esclave de tant de courtoisies. Je fais la liste des dîners et des rendez-vous, en regrettant de voir ainsi garrottées les heures et les semaines ». À l'heure où les progrès scientifiques et techniques s'accélérent et sont universellement loués au nom de l'utilité publique et du progrès de l'humanité, les hommes de science sont particulièrement prisés dans les salons, tout particulièrement lorsqu'ils ont de l'esprit et savent vivre en société. D'Alembert le remarque : « En Angleterre, on se contentait que Newton fût le plus grand génie de son siècle ; en France, on aurait aussi voulu qu'il fût aimable. » D'Alembert était lui-même apprécié pour son sens de l'humour.

Spontanées et même crues, ses lettres à son frère débordent parfois les jeux de séduction soigneusement codifiés auxquels participent gens de lettres et bien nés pour évoquer les convoitises sexuelles d'un jeune homme. Son frère aîné est d'ailleurs demandeur d'anecdotes croustillantes. Le divertissement lettré, la recherche du bon mot ne sont donc pas les seuls plaisirs de la vie de société. Si cette vie mondaine, essentielle à la compréhension des Lumières européennes dans une perspective d'histoire sociale des pratiques culturelles, réjouit l'aristocrate milanais qui fait son entrée dans le monde, satisfait son frère aîné et mentor, et compte pour beaucoup dans la réputation du Paris des Lumières, des années Régence à la fin du règne de Louis XV, on comprend également aisément qu'elle rencontre l'hostilité des érudits – que Didier Masseau n'hésite pas à nommer intellectuels – français et européens attachés à la tradition d'une République européenne des lettres et des sciences entièrement dévouée au progrès des sciences, sensibles aux valeurs chrétiennes, même lorsqu'ils ne dissimulent pas un certain anticléricalisme.

Alessandro Verri insiste aussi sur les liens d'amitié qui unissent les encyclopédistes – il les désigne toujours ainsi – qu'il rencontre à Paris. Ses nombreuses descriptions insistent sur leur liberté de ton – alors même que l'*Encyclopédie* a été interdite (voir dans ce chapitre le développement sur l'*Encyclopédie*) –, la chaleur de leurs échanges et des « sociétés » qui se

réunissent chez les principales salonières : « De façon générale, ici l'on aime la franche et libre discussion. Au début, cette coutume semble dure et étrange, parce que vous êtes systématiquement contredit, mais par la suite vous trouvez cela excellent parce que vous en faites pour autant, et parce que vous êtes sûrs de ne jamais être offensé par des paroles qui voudraient être blessantes. [...] J'appelle ces murmures des *tempêtes de raisonnement* » (Verri, 2004, p. 109-110).

Ce faisant, Verri s'il marque ses préférences et dessine les contours des différentes sociétés qui dominent le Paris des Lumières en cette année 1766, montre bien que les encyclopédistes sont perçus comme un groupe solidaire et uni – perception qu'on retrouve également sous la plume de leurs détracteurs. En revanche, il montre combien le chevalier de Jaucourt, cheville ouvrière du chantier encyclopédique, compilateur infatigable, est méprisé. De même, Jean-Jacques Rousseau qui a rompu avec les encyclopédistes est tourné en dérision comme asocial, quand il n'est pas considéré comme fou.

■ ■ II. L'affaire Hume-Rousseau comme révélateur social et mondain

L'affaire Hume-Rousseau a fait couler beaucoup d'encre non seulement au cœur de la guerre de plumes et de lettres qui oppose les deux philosophes, mais lorsqu'elle devient une affaire majeure dont tous les médias s'emparent pour la porter à la connaissance du public, des pamphlets aux feuilles d'information confidentielle comme la *Correspondance littéraire* de Friedrich Melchior Grimm puis jusque dans les colonnes des périodiques d'information. Chacun a son avis jusqu'aux ministres. Elle passionne tout autant les chercheurs, littéraires comme historiens, jusqu'à aujourd'hui, chaque année ou presque apportant son lot de découvertes de nouvelles pièces, proposant relectures et réinterprétations, au point que la presse britannique s'en fait même l'écho dans des comptes rendus particulièrement abondants pour une polémique qui repose d'abord sur un malentendu – elle fait ensuite éclater bien d'autres conflits – et qui surtout est vieille de deux cent cinquante ans. Pour nous en tenir aux parutions les plus récentes et en refusant toute prétention à l'exhaustivité, particulièrement vaine en la matière, citons l'ouvrage de Robert Zaretsky et John T. Scott, *The Philosophers' Quarrel : Rousseau, Hume, and the Limits of Human Understanding*, publié aux Presses de l'université de Yale en 2009, et qui cherche clairement à marquer son territoire et sa différence par rapport au livre de David Edmonds and John Eidinow, *Rousseau's Dog : Two Great Thinkers at War in the Age of Enlightenment* au titre caractéristique, publié à New York chez Ecco en 2006. À la sortie de ce dernier titre, le

quotidien anglais *The Guardian* avait publié un très long compte rendu sous le titre « *Enlightened enemies* » dans son édition du 29 avril 2006.

Sans vouloir détailler trop l'affaire dont on trouvera une description nuancée dans *Le Monde des salons* (Lilti, 2005), on peut retenir qu'elle éclate en Angleterre à l'été 1766. La comtesse de Boufflers est très proche de David Hume qui fréquente assidûment son salon. Mais elle se pose aussi en bienfaitrice de Jean-Jacques Rousseau tout comme son amant, le prince de Conti, cousin du roi, qui accorde la protection de l'enclos du Temple – comme il le fait pour le janséniste Le Paige – à Rousseau. La comtesse convainc Hume d'emmener Rousseau avec lui en Angleterre, alors que certains l'ont mis en garde contre le caractère asocial du Genevois et ses crises d'une paranoïa qui n'en est encore qu'à ses prémices. En se voulant à son tour le bienfaiteur de Rousseau – il demande pour lui une pension royale –, Hume l'indispose, car Rousseau ne supporte pas les bienfaits et se sent pris au piège des obligations mondaines qu'il refuse. Leurs relations se dégradent très vite et leurs réconciliations sans lendemain. Lorsque paraît dans la presse anglaise un texte satirique, sous la forme d'une lettre invitant Rousseau à accepter la protection du roi de Prusse, l'auteur de *L'Émile* exige du journal des excuses, et se persuade que Hume l'espionne, ouvre son courrier et complotte contre lui. Cette lettre satirique signée Frédéric II mais en réalité écrite par Horace Walpole en décembre 1765, alors que Hume et Rousseau alors à Paris préparaient leur départ pour Londres, a d'abord largement circulé dans les salons parisiens – on est dans le registre mondain du bon mot et du persiflage – avant d'être intégrée par Grimm à sa *Correspondance littéraire*. Pour Rousseau, son style est celui de d'Alembert, qu'il estime avoir démasqué, et Hume n'a pas pu ne pas être impliqué.

C'est la rupture que Rousseau signifie à Hume dans une lettre célèbre datée du 10 juillet, où il multiplie les griefs et les accusations. Or, Hume, toujours prompt à demander conseil à son entourage philosophique et mondain, a déjà fait part de la querelle au baron d'Holbach dans deux lettres, particulièrement virulentes, puisque Rousseau est notamment traité de « canaille ».

Pour proposer une grille de lecture de l'affaire, considérons que, d'une querelle privée, la rupture entre Jean-Jacques Rousseau et David Hume devient alors avec les fuites épistolaires « l'affaire Hume-Rousseau », dont le Paris des gens de lettres et des gens du monde s'empare pour la porter sur le théâtre de la réputation mondaine, avant de filtrer une nouvelle fois, par élargissement, hors de l'entre-soi du monde, et d'être portée à la connaissance d'un « public » indifférencié – qu'elle ne devrait pas concerner eu égard aux codes de la sociabilité mondaine – par les bruits, rumeurs, reprises d'extraits de correspondances privées. Enfin, lorsque devenue publique l'affaire ne peut

plus être confinée, il importe que ses retombées ne soient pas dévastatrices pour la réputation et l'honneur des différents protagonistes – particuliers et salons – qui y ont pris part. Le tribunal de l'opinion qui n'avait pas été sollicité, s'est invité dans l'affaire. Comme le montrent au premier stade de la polémique, les correspondances du temps, tout le monde a un avis, prend parti pour Hume ou pour Rousseau, et surtout contribue à faire enfler la polémique en relayant bruits et rumeurs. De même, lorsque l'affaire est exposée au regard et au jugement du public, la lecture de la presse périodique montre qu'elle fait l'actualité.

Pour les partisans de Hume, il ne saurait être question de garder plus longtemps les lettres échangées, hors du regard du public. Hume s'en trouverait affaibli. Alors qu'il est innocent de tout ce dont Rousseau l'accuse, il pourrait se trouver suspecté d'avoir participé à un « coup fourré ». Il faut désormais publier « ses » preuves et on assiste alors à une véritable écriture collective qui associe notamment le salon de Julie de l'Espinasse, d'Alembert, d'Holbach et Jean-Baptiste Suard – pour la traduction –, pour préparer la publication de *l'Exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau, avec les pièces justificatives* (Londres, 1766). Rousseau, lui, s'en tient à la lettre de rupture du 10 juillet – mais qui a l'argumentation et la violence du pamphlet –, et adopte la posture du silence assourdissant, réponse du cœur à la confiance trahie, quitte à laisser ses soutiens désemparés. Il n'a pas à produire de « preuves » de sa bonne foi, un innocent n'en réunit pas.

Les partisans de David Hume orchestrent la stratégie de publication qui doit faire la preuve de l'innocence du philosophe écossais, qui a eu la mauvaise idée de s'entremettre pour obtenir du roi d'Angleterre George III une pension pour un Rousseau persécuté depuis l'affaire de *L'Émile*. Au-delà de l'ingratitude du Genevois, refuser pensions, bienfaits et protections, c'est inconvenant, folie même pour certains, et en tout cas se mettre en porte-à-faux par rapport aux règles du goût et de la sociabilité mondaine. De fait, la situation de Hume et de Rousseau est doublement inversée. Avec le scandale provoqué par *L'Émile*, Rousseau est un auteur très connu du public, mais il se situe hors de la sphère mondaine où ses protecteurs et soutiens sont désarmés par sa posture de rupture avec les conventions mondaines. David Hume a une notoriété moindre, même si on a tendance à la sous-estimer, en oubliant qu'un quart de siècle sépare l'affaire Hume-Rousseau de la publication en 1739 de son *Traité de la nature humaine*. Le philosophe écossais l'avait rédigé pendant son premier séjour en France et il n'avait rencontré qu'une audience limitée. Son *Enquête sur l'entendement humain* (1748-1751) est plus accessible. En se centrant sur l'homme, Hume fait écho au projet encyclopédique. Quant à sa théorie de la sympathie qui inspirera Adam Smith